



# TINTIN

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS

32

DEFENDU PAR KADDOUR,  
LE PORT  
DE BOULOGNE  
N'A RIEN A CRAINdre...





# 20 ANS de BAGNE!



**P**OUR nous parvenir d'Amérique, l'histoire que voici n'en est pas moins vraie. Elle rapporte la dramatique aventure survenue à un garçon de Charleston, en Illinois, qui, vingt ans durant, se mesura avec le destin et triompha finalement de lui.

Cecil Wright, ouvrier de condition modeste, avait dix-huit ans, en 1925, lorsqu'il fut envoyé dans une maison de correction pour une peccadille. Sa peine fut d'ailleurs de courte durée. Mais en prison il avait fait la connaissance d'un gangster authentique, Monte Criss, lequel, sitôt libéré, voulut l'embaucher dans sa bande. Wright refusa.

Ce refus devait être pour lui la cause des pires déboires. En effet, à la suite d'une opération de cambriolage, Monte Criss et ses complices furent arrêtés et ils accusèrent Wright d'avoir pris part à leurs exploits.

L'infortuné garçon fut condamné par la Cour de l'Etat d'Illinois à quinze années de prison. Comme Cecil Wright était pauvre, il ne put, par la suite, s'assurer les offices d'un avocat lors de la procédure intentée contre lui par une Cour fédérale pour le même « crime ». Une nouvelle peine de quinze ans lui fut infligée, qu'il aurait à purger après avoir achevé sa détention au pénitencier d'Etat.

Mais Wright ne se découragea pas. Dans son étroite cellule, il se mit à suivre des cours de droit par correspondance. Tandis que le jour il travaillait péniblement avec les autres prisonniers, il consacrait une grande partie de la nuit à étudier, afin d'obtenir un diplôme d'avocat.

Déjà, il donnait des conseils juridiques à ses camarades et plus d'un fut libéré grâce à lui. Enfin, après des années d'efforts et de luites, il parvint à démontrer que, lui aussi, avait été victime d'un emprisonnement illégal. Et, finalement, il fut remis en liberté.

L'histoire de ce bagnard, injustement condamné, et qui réussit, après vingt ans, à prouver son innocence, en plaçant sa propre affaire avec une compétence rare et une éloquence digne des maîtres du barreau, doit nous faire réfléchir sur l'efficacité de l'effort.

Si Cecil Wright ne s'est jamais laissé abattre par le désespoir, c'est qu'il a toujours eu confiance en la justice de sa cause. Et s'il est parvenu à faire triompher cette dernière, c'est que sa volonté s'est durcie à l'épreuve.

Quel magnifique exemple, n'est-ce pas, mes amis ?

*Turbien*

**TINTIN** (hebdomadaire). Administration, Rédaction et Publicité : rue du Lombard, 24, Bruxelles. C.C.P. : 1909.14. — Editeur-Directeur : Raymond Leblanc. — Rédacteur en chef : André-D. Ferrez. — Imprimerie : Etablissements C. Van Cortenberghe, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles. ABONNEMENTS. Belgique : 3 mois : 70 fr.; 6 mois : 135 fr.; 1 an : 265 fr. — Etranger, Congo belge : 3 mois : 80 fr.; 6 mois : 155 fr.; 1 an : 305 fr.



## MON COURRIER

**Chauvin Ghislain, Saint-Symphorien.** — Alors, tu es content ? C'est ce que je voulais. Bravo pour les dessins. Continue, mais d'après nature.

**Mecus Nicolas, Ixelles.** — Tu veux savoir si l'histoire de « Corontin » est en librairie ? Oui. Si elle est vraie ? Oui, comme tous les beaux rêves. Amicalement à toi.

**Calleaux Henri, Costermanville (Congo).** — Ainsi, tu fabriques un abat-jour, et ton papa t'aide dans ce travail ? Félicitations. Et vive « Le Secret de l'Espadon ».

**Delune Michel, Ixelles.** — Désire correspondre avec jeune lecteur de 8 ou 9 ans pour échange de timbres. Ecrire au journal.

**Constant A. Marchin (Huy).** — Bravo pour tes 14 ans. Puisque les Messages secrets t'intéressent, nous en donnerons d'autres. Bien à toi.

**Dijon Jean-Pierre, Bruxelles.** — Je ne puis faire passer ce genre d'annonce. Mille regrets, mon ami. Rien que timbres et correspondants.

**Reis André, Diekirch (Luxembourg).** — Tu recevras bientôt satisfaction.

**Barbier Ephrem, Houdeng.** — Nous ne pouvons songer à souligner l'intérêt de toutes les fêtes dont l'année est jalonnée. Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur celles qui nous paraissent le mieux leur convenir : mugnets du 1<sup>er</sup> mai, fête des mamans, etc. Qu'en pensez-vous ?

**Gillicaux Paul-Marc, Stanleyville (Congo).** — Pour nos Grands Concours annuels, nous donnons des délais aux colons. Mais pour nos petits concours mensuels, nous ne disposons pas d'assez de temps. Amitiés.

**Thiquin Arlette.** — Merci pour le dessin et la légende que tu m'as envoyés. Mais sentis-ils vraiment de toi ? Bravo si c'est un original.

**Jacques René, Wépion.** — Toi qui habites la Belgique, tu n'as aucune excuse pour m'envoyer ta réponse après la date limite. Fais attention à l'avenir. Toutes les indications sont données à ce sujet. A toi.

**De Jonghe Michèle, Uccle.** — Les gagnants de nos concours sont toujours avisés personnellement, et les premiers, en plus, par la voie du journal. Si tu n'as rien reçu, c'est que tu n'as rien gagné. Recommece.

**Burgess Edouard, Woluwe.** — Si ton nom ne figure pas à la page « Frères ou Sœurs », du n° 21, daté du 23 mai, c'est que tu n'es pas parmi les lauréats de ce concours. Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus !



### MOTEURS TRANSPARENTS

Vu l'énorme succès de curiosité qu'a suscité notre article du 30 mai dernier (« Tintin »

n° 22), nous signalons à tous nos lecteurs que le moteur transparent est visible au Bureau du Journal. Nous rappelons qu'il peut être obtenu contre remboursement de 9920 francs.

## LES AVENTURES DE RENAUD ET DU PETIT CHEVAL AJAX

Comme au sommet d'une côte ils allaient être rejoints...



... Ajax dit tout à coup...

Attention, je suis un cheval-fée, et pour te sauver, je vais me transformer en quelque chose d'extraordinaire ! Tu n'auras qu'à pousser sur les pédales...



Et subitement...



Allons-y maintenant !



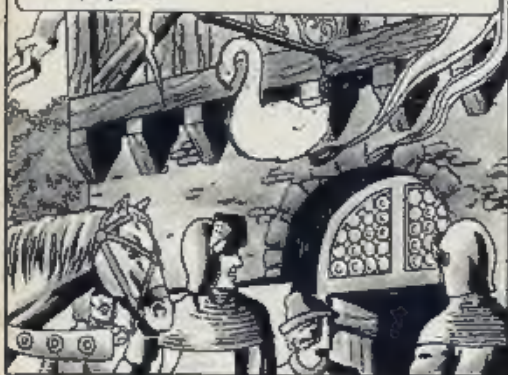


# Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Ignorant que le château de Kessel a été détruit et que la fille du seigneur est prisonnière de Steenard, Conrad et ses hommes marchent vers Dijon. Un soir, ils arrivent dans un village où une fête se prépare...

Arrêtons-nous ici, mes amis ! En même temps, nous demanderons aux villageois quelle fête se prépare...



Dis-moi, l'aubergiste, pourquoi le village est-il ainsi pavoié ? C'est donc fête aujourd'hui ?



Notre seigneur et maître, Jacques d'Ysigny, a voulu monter un tournoi avant son départ pour Dijon. Tous les seigneurs de la région y ont été invités. Ce sera un spectacle magnifique...



J'ai bien envie d'aller assister à ce tournoi...

Oh oui, Messire Conrad, allons-y ! Jamais je n'en ai vu !



Bientôt le chevalier et ses hommes quittent l'auberge. Dans une prairie, à l'extérieur du village, ils installent un camp pour la nuit. Ce travail terminé, ils se joignent aux villageois qui marchent sur la route.

Suivons ces gens. Ils doivent se rendre dans le champ où va se donner le tournoi du seigneur d'Ysigny...



Nous y voilà !... Par la bonne Vierge, que de monde !



Oh, mais, que se passe-t-il là-bas ?

Arrière, vieux sorcier ! Va-t'en !



Hé, manant, pourquoi as-tu frappé ce vieillard ?

Il veut se glisser dans la foule pour voir le tournoi ; mais c'est un hérétique, il traite avec Satan, et il jette toutes sortes de mauvais sorts aux honnêtes gens !

Il ment, Messire ! Parce que je sais lire dans les livres et mélanger les herbes, ils croient tous que je suis un sorcier !



Ne vous occupez pas de ces lourdauds, petit père. Je m'en vais, moi, vous trouver une place d'où vous pourrez voir tout le spectacle !



Grand merci, Messire !... Mais méfiez-vous de ces rustres : ils pourraient vous attendre sur le chemin du retour, et vous faire un mauvais coup !

Ne craignez rien pour moi, l'ami ! Ils s'en repentiraient vite, s'ils essayaient !



Mais voici que déjà les deux premiers combattants se font face, aux deux extrémités de la plaine. Un héraut s'avance, il porte sa trompette à la bouche et...



... aux premiers accents, les deux chevaliers s'élancent l'un vers l'autre au galop...







Un épisode de JEAN-PIERRE NOKYON. — Illustré par PAUL CUYVELENS.

# LA FUGUE DE KADJIR

**M**ON père avait toute la journée labouré les champs récemment conquis sur le désert. À la tombée du jour, on était venu le chercher d'Aïn-Sénoufra, et il nous avait avertis que, probablement, il y passerait la nuit. Les réunions du Conseil Municipal se prolongeaient tard dans la soirée; et la piste pour autos était trop dangereuse dans l'obscurité.

Ce n'était pas la première fois que ma sœur et moi demeurions seuls à la ferme. Chacun savait qu'à treize ans, j'avais la résolution et la vigueur d'un homme fait. Quant à Isabelle, mon aînée de quatre ans, elle vivait comme dans un rêve, et n'aimait que de dormir à poings fermés.

Ce soir-là, à peine le dernier repas expédié, Isabelle avait en effet gagné sa chambre. Dix minutes après, je l'entendais rouffler de tout son cœur, et je me disais que tous les Kabyles des environs, hurlant à la fois, n'auraient pas réussi à la réveiller. Moi aussi, j'allai me coucher, après avoir fait le tour des murailles extérieures et vérifié la clôture de la bergerie.

J'étais dans mon premier sommeil, quand un bruit nouveau, un bruit insolite, me fit sursauter. Assis dans mon lit, je prêtai l'oreille; pas de doute, quelqu'un ou quelque chose remuait étrangement dans la cour. Mon idée immédiate fut qu'un pillard du désert tentait de voler nos brebis. J'enfilai un vêtement, je pris à tâtons la petite carabine dont mon père m'avait fait présent à la Noël précédente, et j'allai coller ma figure à la fenêtre.

La lune n'était pas encore levée; la cour, les bâtiments, le mur d'enceinte se confondaient dans une atmosphère d'un noir d'encre, où je crus pourtant distinguer vaguement, à la longue, une silhouette qui allait et venait.

J'ouvris la croisée, et j'épaulai mon arme, me souvenant des recommandations paternelles: « Dans ce pays-ci, quand on est attaqué chez soi par des inconnus, il faut toujours tirer le premier. »

À l'ultime seconde, un doute me prit; les pas de mon inconnu ne ressemblaient pas à ceux d'un homme. En grand silence, je passai par la fenêtre, qui n'était qu'à cinq pieds du sol, et m'avancai un peu, le doigt sur la gâchette. La silhouette passa tout à coup près de moi. Un cheval...

★

C'était un cheval qui piétinait ainsi dans la cour! C'était le cheval blanc de mon père, Kadjir l'étalon, une bête admirable, que j'avais la permission de monter aux jours de fête et qui m'accueillait toujours d'un hennissement cordial quand je lui portais son avoine.

Comment était-il sorti de l'écurie? J'y courus, sans me dissimuler davantage, et poussai un cri d'indignation.

— Oh, Kadjir! Tu as démonté ton bas-flanc! Tu as brisé la porte!

Le coupable, passant d'un chef à ma portée, je le saisis par sa crinière bicoloré:

— Rentrez, Monsieur, et plus vite que ça! Demain vous vous expliquerez avec votre maître.

À ma grande stupeur, le cheval s'arracha de ma main. Sa mâchoire claqua dans le vide. Je vis son œil étincelant, ses dents découvertes. Et je reculai précipitamment; Kadjir rugit, pointait,

ses sabots frappaient la cloison du jardin potager avec une force terrible.

— Le pauvre Kadjir est malade, me dis-je. La douleur le rend méchant, lui toujours si docile.

Je courus au portail, dont les lourds battants, d'au moins deux mètres de haut, étaient consolidés par une double barre de fer que des verrous attachaient aux piliers de béton. Je venais de m'adosser à l'un de ceux-ci. Un galop furieux vint du fond de la cour.

Cette fois Kadjir galopait; je crus qu'il fonçait droit sur moi; je m'écartai. Au moment où je pensai que le grand étalon allait s'écraser contre le mur, il s'enleva. Je vis le corps blanc fendre l'air au-dessus de mon visage. La tête était renversée, les membres se tendaient nerveusement, les crins flottaient...

L'instant d'après, tout avait disparu à mes regards. Le cheval avait sauté la haute barrière, et s'était enfoncé dans les ténèbres extérieures.

★

Cette fois, l'affaire prenait des proportions! Ce n'est pas en Kabylie qu'il faut laisser courir à l'aventure une monture de prix. Chargé de garder la maison, je me sentais responsable de tout ce qu'elle contenait. Que dirait mon père, s'il ne retrouvait plus Kadjir, auquel il tenait tant?... Coûte que coûte, je devais le ramener à l'écurie.

Avec fébrilité, j'ouvris le portail, je me glissai dehors, refermant de mon mieux derrière moi. L'obscurité n'était pas tellement profonde que je ne visse le fugitif, il s'éloignait en trotant, sur le sentier qui suivait l'oued desséché. Je coupai par les champs de coix et rattrapai presque Kadjir aux premières dunes.

Le cheval paraissait calme, la bouche de côté, la queue en panache, comme lorsqu'il entraît portant mon père à Aïn-Sénoufra. Je me tins à trente mètres derrière lui:

— Il finira bien par s'arrêter, me dis-je, et alors je lui parlerai doucement, il me reconnaîtra et me suivra de bonne grâce.

À présent, le ciel était étoilé dans toute son étendue. Nous étions entrés dans la zone de palmiers qui, ceinturant le hameau, inaugure l'immense empire du sable. Derrière un large sile se montrait la dernière ferme, celle du grand Alhérie, un ancien chasseur d'Afrique qui élevait des aïes. Le bâtiment des communs s'ouvrit; une brèche se fit dans sa paroi de chaume. Et il en sortit un autre cheval... Brun et massif, la tête pointue, il traînait un pan de toile qu'il avait accroché par le sabot gauche postérieur en s'échappant de son écurie.

Kadjir et le nouvel arrivant ne firent que se flairer au passage. Ensuite ils marchèrent de conserve.

Nous sortîmes des couverts, nous fîmes dans la plaine endeuillée qui s'étendait devant nous jusqu'aux étoiles. O surprise, de tous les côtés apparaissaient d'autres chevaux, marchant de même, les uns seuls, les autres en longues files! Tous suivaient la même direction. Leurs lignes convergèrent vers deux pointes de rocher qui s'élevaient à l'écart de l'oued et qui marquaient l'endroit où s'était trouvée jadis une mine de phosphate, abandonnée depuis plusieurs générations.

(Suite en page 8.)



# Les FAUCONS de la MER

Aidé par les « Chevaliers du Bonheur », Marc et Denis ont retrouvé le professeur Balestra, qui avait été enlevé par les « Faucons Noirs ». Mais, tandis que les bandits enfaient, deux avions et une soucoupe volante apparaissent au-dessus de nos amis...

Devant la menace des appareils ennemis, le capitaine M. a donné à ses hommes l'ordre de faire demi-tour, et tous ont rejoint le professeur et les deux jeunes gens. Tandis qu'ils se défendent comme ils peuvent, M. Balestra explique comment il a été enlevé par les « Faucons », au moment où il allait leur reprendre les fameux documents.



Nous avons peu de chances de les atteindre. Ils volent trop haut.

La soucoupe volante s'éloigne !



Soudain l'un des avions, pour une raison inexplicable, pique vers le sol en tournant. Il accroche au passage l'autre appareil...



... et tous deux s'écrasent sur le sable, où ils prennent feu aussitôt.

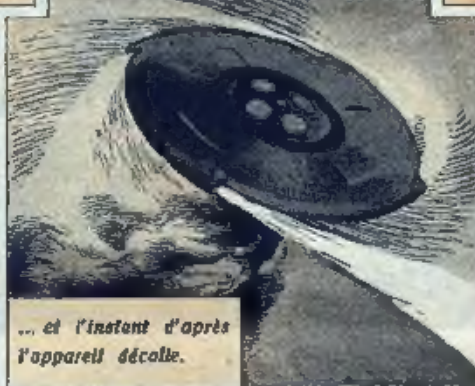
Voilà un accident miraculeux pour nous ! Essayons maintenant de rattraper les autres « Faucons » !



En avant !



Mais les « Chevaliers » ont trop de retard sur les fuyitifs, qui sont d'ailleurs en voiture. Cependant la soucoupe volante a rejoint l'automobile des deux chefs. Les bandits montent à son bord...



... et l'instant d'après l'appareil décolle.



Ouf ! Nous voilà sauvés... et les documents aussi !



La soucoupe survole le Nil... Soudain, à la suite d'un incident technique, elle s'abat dans les eaux infestées de crocodilles.

Heureusement que la soucoupe est amphibie !

Qu'allons-nous faire ?

Gagner la rive et détruire l'appareil pour ne pas laisser de traces de notre passage. Nous n'avons pas le choix !

Pourvu que personne ne nous voie !



!





ROMAN INEDIT DE  
FRANCIS DIDELOT

# Les Aventures de DZIDZIRI

ILLUSTRATIONS  
D'ALB. WEINBERG



## LE REGARD DU PYTHON

**L**A vitesse s'accélérait de plus en plus. Larnaud, battant l'eau avec ses mains, s'efforçait d'orienter la pirogue vers une rive. On se rapprochait légèrement; serait-ce suffisant pour trouver des flots plus calmes et permettre un atterrissage ?

De son mieux DZI le secondait; il s'était assis sur la pointe de la barque et agitait les jambes. Mètre après mètre on gagnait. Cependant le grondement, lui aussi, s'amplifiait.

Et voici que sur la berge des silhouettes sortaient du bois : des hommes, au corps tatoué, couvert en partie par de longues banderoles de cuir ornées de coquillages blancs. Ils ne menaçaient pas, ceux-ci. Ils observaient la lutte de la pirogue tâchant d'échapper à l'étreinte de la chute.

— Hé ! cria le pilote. A l'aide !

Aucun d'eux ne broncha. Ils ressemblaient à d'étranges statues noires : ils connaissaient, eux, les colères du fleuve; ils savaient que l'on n'a pas le droit d'intervenir lorsque les dieux des eaux vous attirent dans leur éblouissement cruel.

Dzidziri marmotta, les dents serrées :

— C'est tout de même malheureux...

Alors, Laobé se redressa; il fixa la berge d'un regard fou; puis se tournant vers son ami, il se toucha la poitrine, pointa son doigt noir en direction des sauvages, recommença :

— Qu'est-ce qu'il te prend, acide borique ? lança DZI voulant gouailler jusqu'au bout.

Le négrillon bondit sur ses pieds si bien que la pirogue oscilla. Il s'accrocha à son camarade et la bouche près de l'oreille il répéta :

— Simba !... Simba !...

Inutile qu'il insistât plus longtemps : DZI avait vu lui aussi : sur la poitrine d'un des Noirs un long collier de griffes se terminait par une espèce de talisman noirâtre. Un talisman semblable à celui que Nomogo-Kosso, le Sorcier, lui avait offert à lui-même !

Est-ce qu'une chance de salut se présentait ?... Il poussa un cri, gesticula. Et, comme les sauvages tournaient la tête vers lui, il dressa la main droite, la crispée de la façon particulière que les Fils de Simba lui avaient enseignée. Ce fut, là-bas, une stupeur. Les Noirs s'interpellèrent. DZI répéta son langage.

Alors ces mêmes indigènes qui, jusque là, abandonnaient la pirogue et ses occupants à leur sort, parurent frappés de folie. Ils coururent. L'un d'eux, gigantesque, revêtu d'un tel luxe de bandes de cuir qu'il en semblait avoir un vêtement, l'un d'eux lançait des ordres.

Pour ses compagnons, DZI exprima :

— Je crois qu'on va s'en tirer encore.

Mais Larnaud tendit la main vers l'avant. Une buée terrifiante s'élevait au-dessus de la surface du fleuve. Elle montait, impressionnante, accompagnée par le tonnerre de la cataracte. Sophie se tourna vers le jeune garçon qui, depuis des jours, les avait à tant de reprises déjà sauvés. Et elle murmura :

— Tu auras tout fait, mon petit DZI...

S'il entendit il ne bougea pas : il observait la rive : voici !... mais oui, il se se trompait pas... De cette berge une pirogue se détachait. Deux Noirs la montaient. Ils payaient comme des fous, plongeant à une allure vertigineuse leur courte rame dans l'eau bouillante : leur intention était évidente; ils allaient couper la route à la pirogue des Blancs... à cette pirogue où se trouvait quelqu'un qui savait les rites des Fils du Lion.

— Ils vont à leur perte... A quoi bon ? dit Sophie.

— Regardez, répliqua DZI. Un câble les relie à la terre.

Les événements se précipitaient si fiévreusement qu'il semblait que l'on n'eût même plus la possibilité de penser. La chute... Le tonnerre de l'eau bouillante... La pirogue qui va s'écraser sur une roche... Non, on l'a évitée, celle-ci !... La barque des

*Le jeune Dzidziri, le pilote Larnaud et l'air-hostess Sophie sont à la poursuite du prince Epiroum et de son secrétaire Domingo qui leur ont volé des documents secrets relatifs au Normand des Aïres. Le courant entraîne leur pirogue vers une chute toute proche...*

deux Noirs qui est là... Va-t-on se rejoindre ?... Serons-nous sauvés ?... Non, ils ont manqué leur coup !... C'est donc la chute, et la mort... Pas du tout : la pirogue, saisie par un tourbillon à pivoté, et les Noirs reviennent à la charge... Cette fois, ça y est, l'un d'eux a empoigné le bordage, s'agrippe... Il va être arraché, nous allons l'entraîner dans notre mort... Non !... Victoire !... Là-bas, les Noirs haient le câble végétal. On va être sauvés. On atteint aux eaux plus calmes... Sauvés !

Le premier, DZI mit le pied sur la terre ferme. Il se détournait pour aider Sophie à descendre de la pirogue. Mais il n'en eut pas le loisir. Le Noir gigantesque se dressait devant lui et l'attrait d'une poigne irrésistible.

Il prononça des paroles dans une langue rauque, aux inflexions rudes. DZI fit une courte grimace :



Là, devant lui, à hauteur de son visage...

— Excuse-moi si je te demande pardon, mais j'y comprends que « pouic » à ton discours... Tu sais pas ce que ça veut dire « pouic » ? Eh bien, zéro !

Le Noir eut un grand rire, dégouлина encore une longue phrase. Soudain il se pencha, fouilla dans la chemise ouverte du garçon, qui protesta :

— Eh là, t'es fou, mon vieux Régilasse ?... Qu'est-ce qui te prend ? As-tu fini de me chatouiller ?

L'autre n'en avait cure, car il avait aperçu un sac de cuir autour du cou de DZI et, au bout de ce sac, le talisman identique au sien. Il les compara, baragouina, hurla, appela ses amis. Et tous d'approuver, d'admirer, de s'exclamer à l'envi. Puis, brusquement, ils s'inclinèrent tous, agitant leur tête emplumée. DZI soupira :

— Plus besoin de discours. Cette fois, j'ai compris : la patte de lion que m'a offerte mon ami Nomogo-Kosso produit son effet. Je suis tabou...

Il se tourna vers ses compagnons :

— Et vous avec moi, c'est une chance. Larnaud n'eut pas un sourire. Son regard gardait une expression soucieuse. Il posa la main sur l'épaule de Dzidziri, qui se redressa instinctivement ; bien que le pilote l'eût parfois considéré comme un enfant, Larnaud n'en demeurait pas moins son dieu. Un dieu assez comique d'ailleurs; tous étaient trempés, leurs vêtements déchirés; et, de surcroît, l'aviateur portait une barbe de plusieurs jours ! Il dit à DZI :

— Ecoute, mon gars. Ne pardons pas un instant. Nous sommes sauvés; merci ! Mais rappelle-toi que les documents sont loin !... Chaque minute compte. Questionne ces bougres-là puisque ta patte de lion a l'air de les impressionner et tâche d'apprendre s'ils savent quelque chose sur les Ba-Ila et sur Ephaim plus encore.

— D'acc ! exprima le jeune garçon.

Se tournant vers le Noir gigantesque, il entreprit de l'interroger : ce n'était pas spécialement aisé. Le bonhomme hochait la tête, approuvait, mais répondait toujours en un charabia incompréhensible.

Pourtant dans les yeux bruns une flamme d'intelligence luisait. L'indigène acquiesça à plusieurs reprises; il tendit le bras dans la direction d'un sentier qui s'enfonçait sous la forêt. Dzidziri insista :

— Tu penses que je vais retrouver nos voleurs si nous allons par là ?... Oui ?... Dis, ce ne serait pas un piège que ça cachera ?... Bon, allons-y !

Mais le Noir empêcha Larnaud et Sophie de le suivre. Et Laobé aussi ! Qu'est-ce que cela signifiait ? Pourtant le bonhomme ne paraissait pas animé de mauvaises intentions. Sophie secoua sa tête aux bionds cheveux emmêlés :

— Reste avec nous, mon petit DZI. Tant pis pour les papirs. Nous sommes vivants, c'est le principal.

Il la dévisagea, puis l'aviateur. Sa jeune poitrine se gonfla avec fierté. Et il déclara :

— On verra bien. Attendez-moi... Avant que nul ne pût le retenir, il s'élança dans la direction indiquée. D'un coup, il se trouva sous l'épaisseur de la frondaison et la lumière parut manquer. Il buta, se rattrapa, avança. Le sentier zigzaguait dans une pénombre à quel les yeux du garçon s'habituaient. Cette glauque clarté avait quelque chose d'impressionnant, comme s'il s'était trouvé dans un aquarium.

Aucun bruit. Un silence énorme, étouffant, que, soudain, un sifflement troubla. Et un jaillissement à vous couper le souffle : là, devant lui, à hauteur de son visage, dardant sa tête, sa fine langue fahlle et frémissante, un énorme python se balançait. Le regard froid des yeux verts s'emparait de DZI, le dominait, paralysait ses gestes, le laissait inertie, proie offerte au reptile long de plusieurs mètres...

LA SEMAINE PROCHAINE :

LA CASE  
AUX SERPENTS



# LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET  
DESSINS DE

Hassan, Kaddour et les gendarmes s'élancent à la poursuite de Montbidon, qui vient de s'en-  
fuir par un souterrain.

JACQUES  
LAUDY

S'étant frayé péniblement un chemin à travers d'inextricables broussailles, ils arrivent en pleine campagne.

J'ai compris. Ceci est l'ancienne issue secrète qui permettait de faire le château.

Elle est venue à point à Montbidon !

A quoi bon le chercher maintenant ? Il doit être loin, ou bien dissimulé !

Je craignais que ce ne soit vrai !

Il ne nous reste plus qu'à regagner Paris !

C'est bien mon avis ! Un peu de repos me ferait le plus grand bien !

Le même jour...

Ah ! voici mes trois gaillards ! S'il n'avait tenu qu'à eux, Montbidon serait sous les verrous. Mais je compte sur leur vigilance pour l'empêcher de me nuire à l'avenir... Berthier, veuillez ouvrir cet écriteau.

Et les trois Mameluks, éperdus d'orgueil, se voient conférer la légion d'honneur par Napoléon.

Vive l'Empereur !

Et l'Empire Napoléon

poursuit ses destinées. Alors que s'apprête à envahir l'Angleterre...

(C'est au cours d'une des revues navales que Kaddour est si malade !)

... La guerre se déplace en Allemagne, où le maréchal Ney, le brave des braves, se couvre de gloire.

L'Empereur, parcourant le bivouac de ses troupes le 12 décembre 1805, un soir, se voit fêter par une illumination improvisée...

... au cours de laquelle Kaddour a un petit ennui...

Et, le lendemain, c'est le soleil d'Austerlitz !



# Interdit aux garçons!

## BRIGANDS EN LIBERTE



Ma chère Brigitte,

EN hâte, quelques nouvelles de Trou-sur-Semois et de la ferme de mes grands-parents.

Grand-père souffre beaucoup de sa sciatique et Rousse, la vache, a eu un superbe petit veau. C'est un vrai plaisir de le voir, chaque soir, trotter tout fringant jusqu'au café de la place pour y faire sa partie de dominos (pas le veau, grand-père). Le cher vieil homme n'a même plus besoin de sa canne. Nous l'adorons tous et l'avons baptisé Niquedouille (pas grand-père, mais le veau bien sûr). Grand-mère, elle, par contre, a beaucoup vieilli depuis l'été passé. La jument prise aussi. Sa vue a baissé et elle laisse souvent tomber des mailles de son tricot (pas la jument, évidemment). Oncle Aristide va bien. Quant à Médor, le brave gardien de la ferme, il est toujours fidèle à son poste. On peut le voir des heures durant, immobile au bord de la Semois, la pipe entre les dents, son canotier planté droit sur la tête et un mouchoir sur la nuque pour se protéger du soleil (c'est d'après Aristide, ce passionné de la pêche, que je parle).

Chère Brigitte, tu vas trouver ma lettre un peu décousue, mais je perds la tête par moment, tant mes frères me donnent du tracas. En vacances, ils sont déchaînés et font mille bêtises. Hier soir, par exemple, au moment d'allumer son fourneau pour préparer le dîner, grand-mère fut tout étonnée d'entendre du bruit qui semblait venir du four. Elle l'ouvrit. Sais-tu ce qu'elle y trouva? Les trois plus beaux de ses poussins. Questionné, mon petit frère Pilon expliqua fièrement : « Mais, grand-mère, tu as dit tantôt que tu ne savais pas quoi nous donner à dîner. Alors j'ai voulu te faire une surprise! » Quel bon petit cœur, n'est-ce pas?

Quant aux trois grands ornements, c'est aux dépens de l'oncle Aristide qu'ils ont exercé leur ingénuité. Je t'ai déjà dit que le cher oncle n'a pas inventé la poudre à canon ni le fil à coudre le beurre. Ce qui ne l'empêche pas de remplir dignement (sinon intelligemment) la noble charge de tambour du village. C'est lui qui s'en va dans les rues et ruelles « tambourer » jusqu'à ce que les habitants apparaissent aux seuils et fenêtres. Puis il annonce d'une voix de baryton les communiqués officiels que M. le secrétaire communal a inscrits sur un bout de papier. Ce faisant, il lit de la main gauche — si j'ose m'exprimer ainsi — et frise sa moustache de la main droite. Ce qui prouve qu'il sait lire et jouer du tambour, qu'il possède une belle voix et une belle moustache. Autant de qualités qui le désignent dès le ber-

ceau aux hautes fonctions de tambour de Trou-sur-Semois.

Lors du dernier « tambourage », oncle Aristide eut l'imprudence de laisser traîner les notes de M. le secrétaire communal. Jean, Phil et Marc maquillèrent le document à la perfection. Et voici ce que cela donna :

« Broum-Broum-Broum! Plan-Plan-Plan! (moustache). On signale de l'hôtel du Point de Vue qu'une dame a perdu hier dans le chemin des Andépines une broche de diamants. Tant pis pour elle, on ne doit pas faire de sa « poire » à la compagnie... M. le notaire Lanélie mettra en vente à 10 heures un pâturage situé à l'Hermerie. Se mêler du vieux grigou, il n'en est pas à sa première filouterie!... Demain, à 15 heures, match



de football sur le terrain communal entre les centenaries de Chamcur-la-Haute et les enfants de chœur d'Azy... Le garde-champêtre rendra visite prochainement à toutes les personnes de 7 à 77 ans qui ne lisent pas « TINTIN »! (moustache) Plan-Plan-Plan! Broum-Broum-Broum!

Oncle Aristide n'y a vu que du feu. Tout Trou-sur-Semois s'en tient encore les côtes et, depuis lors, M<sup>lle</sup> Caroline, la libraire, a triplé sa vente de « TINTIN ».

Moi, je trouve que mes frères sont des « as » et je te plains de ne pas en avoir.

Bien à toi,

Françoise

# LA FUGUE DE KADJIR

(Suite de la page 4.)

J'étais le seul être humain qui fut visible dans le désert, avec ces dizaines de montures échappées, qui semblaient venir de tous les lieux habités à la ronde. Dans chaque ferme, quelqu'un avait dû entendre comme moi le cheval rompant ses liens, renversant les obstacles. Mais les Arabes sédentaires répugnent à sortir la nuit de leur maison; ils ont peur des djinns.

À ma perplexité du début avait succédé une vive curiosité. — Qu'était-il arrivé, me demandais-je, à Kadjir et à tous ses pareils, pour que tous ensemble ils eussent fait un éclat si contraire à leurs habitudes d'obéissance?

Me tenant toujours à cinquante pas derrière Kadjir, je parvins aux deux rochers; je me dissimulai contre l'un d'eux. Quand le dernier cheval eut passé, je longeai la paroi de pierre, et me trouvai au début de la profonde tranchée qui jadis avait conduit au fond de la mine de phosphate. Le sol était blanc et doux. Je me mis à courir, car j'avais peur de perdre de vue la horde singulière. Je dus traverser le nuage de poussière qu'elle avait soulevée. Au loin, j'entendais l'innombrable piétinement.

Peu à peu, un ordre se mit dans cette masse vivante. Le cercle m'apparut, bordé de deux rangs alignés qui, aux deux bouts, laissent une place libre. Alors une bête blanche sortit d'une galerie invisible; c'était Kadjir.

Je le reconnaissais à ses crins de deux couleurs et à son allure fière. Il trotta entre les rangs comme un chef qui va se mettre à la tête de ses troupes. À mesure qu'il avançait, vers l'extrémité la plus lointaine, les chevaux se tournaient de ce côté, où la caverne était béante. Kadjir y parvint; je le voyais tout petit, mais extraordinairement net, car il se découpa sur le ciel obscurci. Et toute la horde, rangée impeccablement, faisait face à cette espèce de scène, comme des spectateurs au théâtre.

Un moment, tout se fit immobile. On sentait que quelque chose allait arriver; quelque chose que ces animaux attendaient, en vue de quoi ils s'étaient réunis. À peine eus-je le temps de songer cela. Une lueur fulgurante s'avança dans l'ouverture. C'était la lune qui se levait.

En quelques instants, elle se dégagea de l'horizon, elle emplit de son disque flamboyant la brèche ouverte dans la blanche muraille. Alors Kadjir se dressa devant le disque et hennit.

À ce signal, tous les chevaux hennirent de même.

Puis la lune, poursuivant sa course, s'éclipsa derrière le talus de droite, tout se mêla de nouveau dans la caverne.

Cela fit un chaos de têtes et de croupes, animées d'un mouvement joyeux, tel que celui des paysans en marche.

Tant que la lune resta derrière le talus, les chevaux grouillèrent confusément dans le cirque de phosphate. Puis l'étoile déboucha au delà, monta dans le ciel libre. Aussitôt, je perçus de nouveau le piétinement rythmé des sabots.

Quelques instants après, le cortège repassait derrière moi, dans la galerie découverte, et gagnait la région des deux rochers où il se dispersait.

Pris de crainte irraisonnée, j'attendis, pour quitter ma cachette, que tous les chevaux eussent quitté la mine abandonnée.

Au pied de la première dune, une forme blanche m'attendait; Kadjir, Kadjir apaisé, placide, docile, et qui, pour ainsi dire, me tendait le dos. Je ne me fis pas prier pour y grimper, car je me sentais soudain très fatigué. Et nous étions à quatre kilomètres au moins de la ferme... De toutes parts, je voyais les chevaux qui s'éloignaient en éventail, regagnant leurs écuries plus ou moins lointaines, avec la tranquille satisfaction des bédouins qui reviennent de la Mecque.

Kadjir trottait doucement, comme il convient à un cheval bien dressé, que son maître ramène à crin, se retenant à la crinière.

Nous rattrapâmes le cheval du grand Alboris au moment où il rentrait à la ferme des oies, par la brèche du chaume. À deux pas de là, se tenait le fermier, pipe au bec. Il n'avait pas l'air du tout surpris.

— Eh bien, me cria-t-il, nous nous promenons la nuit dans le désert?

Je lui racontai ce que j'avais vu. Il hochait la tête.

— Ce n'est pas pour rien, dit-il, qu'ils étaient nerveux depuis tout un temps. Ils avaient envie d'aller saluer la lune!

Et comme je manifestais mon étonnement :

— C'est la tête des chevaux, reprit-il. On en parle dans le Coran. Il y a des gens qui ne veulent pas y croire. Tous les trois ou quatre ans, les chevaux se réunissent ainsi la nuit, sous le commandement de l'un d'eux. Et ils saluent le lever de la lune... Bonssoir, vois-tu.

J'arrivai chez nous. Pendant que je mettais pied-à-terre, je vis Kadjir qui flairait le portail.

Par la fenêtre ouverte, j'entendais l'innocent ronflement de ma sœur.

## VA-T-ON capter la puissance des vagues?

Après la classique bouille blanche mise en tuteurs dans les montagnes, verrons-nous comme l'annonce M. Paul Grasset, ingénieur bayonnais, la capture de la bouille bleue des tourterelles chevaux de la mer?

Cette énergie-là, malheureusement, n'est pas de tout repos, surtout lorsqu'il s'agit des grandes lames déferlantes de l'Atlantique que les ingénieurs prétendent transformer en kilowatts.

La puissance des vagues est invraisemblable.



## TINTIN-actualités

On a vu récemment encore à Biarritz, des murailles épaisses percées comme par des boulets de canon, des poutrelles de fer tordues comme du fer blanc : la puissance des vagues est évaluée à 200 tonnes par mètre carré.

★

Je veux ramler à 700 km. à l'heure, a dit John Cobb, recordman du monde. En mars 1939, j'avais déjà atteint la vitesse de 592 km./h.

Et comme le cinéaste qui l'interviewait, demandait en quelle condition le roi de la vitesse se sent au moment de ses exploits, Cobb d'ajouter :

— Lorsque j'atteins la vitesse de 648 km. à l'heure, j'ai devant la vue une sorte de voile pendant quelques dixièmes de seconde, ensuite, tout redevient clair, mais alors je ressens de violents battements aux tempes et mon cœur se met à battre à un rythme extraordinaire.

UN physicien français, le professeur Trillat, a inventé un art nouveau, la radiographie des fleurs.

Vus par le procédé de J.-J. Trillat, c'est-à-dire à travers les rayons X, les coquelicots, les glaïeuls, les roses ont la transparence d'un verre.



voilée d'un voile irréel, sont comme d'étranges et ravissantes apparitions de l'au-delà.

Les fleurs radiographiées ne résistent guère à ce traitement, mais les images qu'elles laissent sont les plus exquises qui soient.



# Ce n'est pas Nicolas Cugnot qui inventa LA PREMIERE AUTOMOBILE



Le père Ferdinand VERBIEST

UN beau jour de l'an de grâce 1678, la cour impériale de Pékin — pour l'ordinaire fort paisible — fut mise en effervescence par une nouvelle extraordinaire. Le mandarin Nan-Hoei-Jen venait, disait-on, de construire un véhicule capable de se mouvoir par ses propres moyens, sans l'aide d'aucune force extérieure, humaine ou animale. L'empereur, émerveillé, invitait tous les personnages importants de son entourage à venir admirer cette machine prodigieuse.

étonnant jouet et l'examinèrent sous tous les angles, dans l'espoir d'en découvrir le secret. Puis les questions fusèrent, auxquelles le mandarin Nan-Hoei-Jen, radieux, répondit avec la plus grande complaisance.

## UN FAUX MANDARIN

EN fait, malgré ses vêtements chinois et son titre de mandarin, Nan-Hoei-Jen n'était pas plus Chinois que vous et moi. Il s'appelait Ferdinand Verbiest et il vit le jour dans un petit village de la Flandre, en 1623. Entré dans l'ordre des Jésuites, il fit des voyages d'études en Italie et en Espagne, puis il partit pour l'Extrême-Orient en qualité de missionnaire. En Chine, il eut la chance de pouvoir devenir le collaborateur du savant allemand

je viens de vous le montrer, la première automobile du monde.

## UN MYSTERE ELUCIDE

MAIS, me demanderez-vous, comment se mouvait l'engin de Nan-Hoei-Jen? Je vais essayer de satisfaire votre curiosité, mais, pour mieux comprendre, jetez un coup d'œil au dessin ci-contre, à gauche, qui a été exécuté d'après un document d'époque. Il vous permettra de vous faire une idée de l'aspect et du fonctionnement du véhicule.

Au-dessus de la petite voiture, est disposée une chaudière à charbon (A et B). La vapeur produite par la combustion de la houille s'échappe par le tuyau C et met en mouvement la roue à aubes D. Avec cette réserve que l'eau est ici remplacée par de la vapeur, c'est le principe même des moulins à eau.

Actionnée par la vapeur, la roue à aubes tourne et par une roue dentée horizontale (E), transmet sa force (devenue motrice) à la roue dentée F, montée sur l'essieu des roues arrière.

Quant à l'essieu des roues avant, on peut le régler de manière que le véhicule, au lieu d'aller tout droit, tourne en rond, d'après un rayon déterminé.

C'est fort simple, comme vous pouvez le constater, mais il fallait y penser.

On peut regretter que le père Verbiest n'ait pas poussé plus loin ses travaux et qu'il n'ait pas transformé ce jouet magnifique en une automobile d'utilité pratique. Il est probable qu'il aurait obtenu des résultats surprenants.



L'automobile de Nicolas Cugnot (1769)

Adam Schall von Bell qui dirigeait les services astronomiques de l'empereur, ce qui lui sauva peut-être la vie. Sa situation lui permit, en effet, de prédire avec exactitude une éclipse de soleil. L'empereur en fut si frappé qu'il rendit toute sa confiance au père Verbiest et malgré l'obscur travail de sape des courtisans envieux et de certains fanatiques qui avaient juré la perte des chrétiens, fit de ce prêtre européen son conseiller privé. Le père Verbiest perfectionna le calendrier chinois, construisit plusieurs appareils d'optique fort en avance sur son époque, composa une grammaire chinoise, et inventa, comme

On attendit le jour fixé pour la démonstration avec une impatience fébrile. La prétention de faire se mouvoir un objet inanimé sans le pousser ni le tirer paraissait à ce point démesurée que chacun se demandait si le mandarin Nan-Hoei-Jen n'avait pas un peu présumé de ses forces.

Lorsque l'engin parut tous les regards se portèrent sur lui avec curiosité. C'était un petit véhicule long de 50 cm. et large de 40 cm. Il était muni de roues mesurant environ 30 cm. de diamètre. Son inventeur le posa sur le dallage et l'étrange voiture se mit à faire lentement mais toute seule, le tour de la grande salle du trône.

Les assistants en restèrent bouche-bée. Lorsque la démonstration fut terminée ils se pressèrent autour de cet

considère comme le premier des véhicules automoteurs.

De Ferdinand Verbiest, il n'est pas question!

Il est vrai que ce saint missionnaire se souciait fort peu de sa renommée et qu'il s'estimait largement récompensé lorsque l'émerveillement où ses petits travaux d'amateur plongeaient les Chinois l'aidait à convertir quelques âmes de plus!

## L'AUTOMOBILE A TRAVERS LES AGES



1893



1901



1904



1913



1928



1933



1951

Les légendes ont la vie dure! Consultez n'importe quel dictionnaire. Vous

y lirez que c'est l'officier d'artillerie Nicolas Cugnot qui inventa l'automobile. Cet estimable savant construisit en effet, en 1769, une voiture à trois roues et actionnée à la vapeur, que l'on



# LE CASQUE TARTARE

TEXTES ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

N'ayant pu rejoindre le capitaine Robakol avant qu'il s'embarque, nos amis décident de passer la nuit dans une auberge de Muye...

Hé ! C'est moi le patron de l'auberge. Que désirez-vous ?

Nous voudrions une chambre pour passer la nuit, mes amis et moi-même. Mais, dites-moi, pourquoi avez-vous expulsé ce personnage ?

C'est un Génois qui cherchait querelle à des marins vénitiens, mes meilleurs clients... Entrez donc, il y a encore de la place !

Précédé de l'aubergiste, nos amis traversent la salle commune et se dirigent vers leurs chambres. Puis, sans plus attendre, ils se mettent au lit

Bigre, ils en font du bruit, ces pirates à la manque !

Pas moyen de fermer l'œil avec ce tintamarre !

Tout de même, ils pourraient chanter moins fort...

...Venite angelo... Bargetta mia... !!! Santa Lucia... San... Taaa... !!! Lu... ci... aaaa !!!

HE ! Ma parole ! Ils font semblant de ne pas m'entendre !

HE !

Mille millions de tonnerres ! Avez-vous bientôt fini de brailler de la sorte ? !

Faites place, mes amis. Je m'en vais donner une petite leçon à ce polichinelle qui ne peut laisser de braves marins s'amuser en paix. Aussi vrai que je suis le second...

...du "REGINA DELL'ADRIATICO"...

Comment ? Que dites-vous ? Le "REGINA DELL'ADRIATICO" ?... Ce n'est donc pas votre navire qui vient de lever l'ancre ?

Jamais de la vie ! Le vaisseau qui appareillait ce soir est un navire génois, ancré dans le Zwyn depuis deux jours. Le "REGINA" est amarré plus loin, tout près des quais...

Mais alors... Miséricorde ! Je comprends. Trompé par l'obécité, le capitaine s'est monté à bord d'un vaisseau génois. Il s'est jeté dans la queue du loup !...



# LES NOUVELLES AVENTURES D'ALIX L'ILE MAUDITE

Alix a décidé de se rendre dans l'île Maudite. Vouant interroger Ségabal sur la route à suivre, il envoie Vitella chercher le traître dans la cale où ce dernier est enfermé.

Jacques Martin.

Avant même qu'il ait pu pressentir le danger, le malheureux Vitella s'écroule, frappé d'un violent coup sur la tête.



Inquiet, Ségabal se retourne.

Personne derrière lui ? Non, tout va bien !



Rapidement, il débarrasse le Romain de son armure et s'en revêt; puis, ayant ligoté l'infotune, il sort de la cale.

Un casque ! Quelle aubaine.



Bien que le casque soit trop petit, Ségabal, s'en coiffe. Alors, se cachant le visage de la main, il s'engage sur le pont des rameurs.

Halte. Ramenez les rames. Les voiles soufflent. Repas.



Tout heureux de la pose, le rameur se dispersent, tandis que...



le traître traverse la rivière d'un pas ferme.

Hep, Vitella !... Où vas-tu ainsi ?



Jouant son va-tout, Ségabal lance quelques mots à un Romain proche.

Crie à ton chef que j'ai mal aux dents, et que je vais me soigner.



Le message est aussitôt transmis. Mais Alix ne quitte pas des yeux le personnage qui s'éloigne. Et tout à coup...

Nous, mi-panche. Cette peau bronze, ce casque... Ce n'est pas Vitella !



Il faut faire vite... Où est la réserve d'eau potable ? Ah, la voici...



A grands coups d'épée, avec rage, le misérable crève une à une les outres en peau de chèvre.



Cependant, parvenu à l'extrémité du pont, Ségabal pénètre dans la route, il verrouille la porte derrière lui.



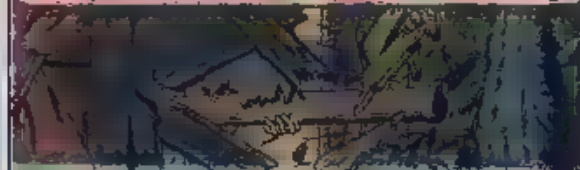
Soudain deux bras nerveux l'enserrent, l'étranglant à demi...



Le bandit parviendra à dégager. Il se rue sur son assaillant, mais celui-ci le fait culbutter...



Au même instant, la porte, que les hommes essayent depuis un moment d'enfoncer à l'aide d'une rame, se brise...



Par les dieux ! L'EAU ! Ah, le gredin !

Où est-il ? Rends-toi, canaille !



Un des Romains bande son arc et malgré les cris d'Alix, lance une flèche...

Arrête, malheureux !

HAHA !







TINTIN

- Q**UAND vous envoyez des timbres Tintin
- 1° N'oubliez jamais votre adresse complète. Indiquez la localité en MAJUSCULES IMPRIMÉES.
  - 2° La désignation de la prime doit toujours accompagner vos timbres.
  - 3° Collez vos timbres par espèces sur une feuille de papier. Vous contribuerez ainsi à accélérer l'envoi des primes.

★

Si vous reconnaissez votre envoi dans la liste ci-dessous, écrivez-nous sans tarder votre adresse complète.

Freddy LIBENS, LIEGE : ton adresse est illisible. — René SAEY à BOIS-SEIGNEUR-ISAAC. — X. SÉRAING 50 points. — Yvonne X. MEBREUX, série 2, 50 points dans un sachet blanc. — Georgette DE PRE. — X. ANDENNE, série 8. — X. SÉRAING, série 1. — X. BRUXELLES Nord 50 points. — R. PRUDHOMME, NALINNES, série 2. — X. ECAUSSINES, série 2 et 3. — O. DESMONT, ANVAING.

★

### LISTE DES PRIMES QUE VOUS OFFRE LE TIMBRE TINTIN

	Nombre de points
1 Cinq séries de 40 vignettes : « Le Roman du Renard », par série	50
2 Carnet de décacommanies TINTIN, reproduisant en rouleaux les principaux personnages de Hergé, carnet A, 15 sujets	50
3 Carnet de décacommanies TINTIN, idem, carnet B, 22 sujets	60
4 Deux séries de cinq cartes-postales en couleurs, dessinées par Hergé (série I ou II, par série)	70
5 Pochette spéciale de papier à lettre TINTIN, illustré par Hergé, avec sujets variés	80
6 Coquet fanion TINTIN, pour trottinette ou vélo (double face, trois couleurs)	100
7 Portefeuille TINTIN (article en cuiroléine avec décoration TINTIN et MILOU)	200
8 Puzzle TINTIN Scènes originales sur bois, dessinées par Hergé	350
9 Puzzle TINTIN (grand modèle), scènes originales sur bois, dessinées par Hergé	500
10 Jeu de cubes, création de Hergé	500



— Heureusement, mon fanion « Tintin » est intact !

#### Remarques :

- Les décacommanies disponibles sont les suivantes : « Le Trésor de Rackham le Rouge » : A et B. « Le Crabe aux Pinces d'Or » : A et B. « L'Île Noire » : A et B. « Tintin en Amérique » : A.
- L'album n° 2 des « Trois Mousquetaires » (à illustrer au moyen des vignettes 11 à 200) est complètement épuisé.
- Tous les timbres Tintin, dont la valeur est indiquée dans le coin supérieur droit, sont valables. Les timbres de couleurs et d'espèces différentes peuvent être envoyés ensemble pour une même prime.

- Ce numéro contient un timbre Tintin. Joignez-le à votre collection.





# CE N'ÉTAIT PAS SON TOUR

Une histoire vraie racontée par le Commandant ROYON.

Illustrations de JACQUES LAUDY.

**A** MARRE au guindeau, j'étais de vigile.

Pierre, à qui c'était le tour, vint me relever. Il était quatre heures du matin.

Depuis trois jours, on fuyait devant la tempête, sous le grand hunier, la grande voile et

la maine réduites. L'après-midi précédent, on avait entrevu les massifs du Cap Horn, et maintenant, on remontait vers le nord-est pour gagner l'abri de la Terre-de-Feu.

Déjà la mer diminuait, embarquait avec moins de violence à la grande écouteille. Mais le vent forçait encore à coups de rafales de neige et de grêle.

Tout était couvert de gace.

Pierre vit que les feux vert et rouge brûlaient, je lui passai mes mitaines et mon écharpe, car nous faisions part commune. Il se glissa ensuite à ma place, derrière le guindeau, et me souhaita bon repos. Pour moi le supplice prenait fin. Pour lui, il commençait.

Engourdi de froid sous mon ciré gelé, il fallut gagner la poupe pour aller rapporter à l'officier de quart que « tout allait bien, qu'il n'y avait rien en vue et que les feux brûlaient clairs ». J'y arrivai, m'accrochant, pataugeant, soutenu sans doute dans cette nuit de détresse par l'espoir de ma couchette.

Stège m'attendait.

— Louis, me dit-il, enlève ton ciré, le vent force. Nous allons serrer la grande voile. Monte à la vergue et coupe les amarres des cargue-points.

L'ordre était presque une prière. Stège voyait-il mon état ? Peut-être. Jamais je n'avais émis une plainte et, cette fois encore, j'allais obéir. Orgueil ? Le souci du salut commun ? Sait-on !

L'officier serait allé volontiers à ma place mais il devait être sur la dunette et les hommes, tous, avaient leur place au pied du grand mât, aux cargue-points et aux autres manœuvres courantes, quant à la place de Pierre, elle était à sa vigile.

J'étais mon ciré, Stège me prit les mains dans les siennes, les frictionna une minute, m'envoya deux ou trois tapes dans le dos.

— Va, me dit-il, va vite.

Et je m'en allai vers les haubans de grand-mât.

Les larmes coulaient de mes yeux. C'était de rage d'avoir enduré pendant quatre heures de quart des souffrances que tu ne connaîtras jamais, soutenu par la pensée de ma couchette, pour en finir ainsi.

Car pourquoi me leurrer ? Ma résistance n'irait pas jusqu'à la fin de ma mission. Je savais que la mort rôdait parmi les agrès.

Et je commençai de grimper dans les enfilchures. Les mains étaient hors d'usage, je prenais les haubans par le rep. des bras, la glace se détachait pas endroïts, j'atteignais les marche-pieds de la vergue. Presque inconscient déjà, j'essayai de sortir mon couteau de sa gaine. Il n'y était pas.

L'équipage, en bas, attendait, se débattait dans la masse d'eau que le roulis renvoyait d'un bord à l'autre.

La tentation me vint d'abandonner la lutte, c'était facile, ouvrir les bras, fermer les yeux et finir de souffrir.

Je fermai les yeux, et voici ce que je vis nettement. Les miens assis autour de la table de la salle à manger, je vis la boîte à musique sur le secrétaire et je l'entendis jouer, je vis encore l'aquarium près de la serre où les poissons rouges attrapaient la mie de pain qu'au déjeuner on leur jetait — et je ne voulus pas mourir.

Je redescendis, mais je ne me souviens

pas exactement comment. Arrivé à quelques enfilchures du bastingage, des hommes vinrent me cueillir et me menèrent à l'avant, sous le gaillard, ensuite je vis vaguement Pierre descendre de sa vigile et gagner l'arrière; et puis, quelque temps après, des hommes vinrent encore et déposèrent près de moi un lourd paquet.

Je ne repris conscience que vers huit heures du matin, il commençait de faire clair dehors. J'étais dans ma couchette, face à celle de Pierre; il faisait sombre. Au-dessus de la table, sous la claire-voie, brûlait faiblement la mèche de notre boîte à graisse.

Surpris de voir mon camarade couché quand sa bordée était de quart, je me penchai vers lui. Il avait les yeux ouverts, sa figure me semblait blanche.

J'appelai.

— Pierre !

Puis, plus haut.

— Pierre !

De la main, je froiai ses joues. Elles étaient froides, froides.

— Mon Dieu, Pierre !

Je le secouai, inconscient de ma propre faiblesse.

— Pierre est mort ! criai-je.

Et, trébuchant, glissant dans l'eau qui balayait le poste, par la porte éventrée, je gagnai le dehors.

Je vis Stège au pied du grand mât, hurlant des ordres aux hommes qui, accrochés sous la grande hune, enverguraient une nouvelle voile.

— Pierre ! .. criai-je.

Va te coucher, Pierre est très mal.

Non, il est mort !

— Oui, il est mort, mais va te coucher, Louis, vite !

J'obéis. Pierre était toujours là, les yeux ouverts. Je savais bien que je ne révais pas.

Ernst le Saxon, qui avait sa couchette au-dessus de la mienne, vint vers moi, me prit le bras qu'il serra fort, et me montrant Pierre, me dit :

— C'est la faute !

Alors, Heinrich le prit à la gorge.

— Assez ! hurla-t-il.

Ernst se releva et quitta le poste sans qu'on fit plus attention à lui.

Heinrich vint s'asseoir sur mon coffre entre Pierre et moi, il borda mon camarade de son ciré, et bien doucement, lui ferma les paupières. Ensuite, il me raconta :

On avait envoyé Pierre à la grande vergue pour la besogne que tu n'avais pu exécuter faute de couteau... Ne pleure donc pas, attends que j'aie fini, espèce de singe !... Donc, Pierre avait enlevé son ciré et ses mitaines, tâché son couteau à la ceinture, puis le voilà à grimper et disparaître dans le noir de la hune. Il devait à peine avoir atteint les marche-pieds quand nous entendîmes, du côté de la cambuse, un coup mat. On courut voir

c'était Pierre. — As-tu fini de braire ainsi ? — Il était passé par-dessus la vergue, tête en avant, et il avait d'abord glissé lentement. Pas un cri. Et pas une plainte quand on le ramassa. Il vivait pourtant. On le transporta comme toi, sous le gaillard. Quelques minutes plus tard, la grande voile était emportée, il n'en restait que des ralingues et des chiffons.

— Mais quand Pierre monta, demandai-je, avait-il protesté ? tenait-il les haubans de ses mains ?

— Il est monté comme toi, Louis.

— Oui, Heinrich, je comprends : Pierre en fermant les yeux n'aura pas comme moi, revu son « home », il n'en avait pas. Mais mon couteau, Heinrich ?

— Ah, la question du couteau ? T'en fais pas ! On l'a retrouvé, ton couteau, accroché à la doublure de ton ciré retrouvé sur la dunette. Vers six heures on vous a transportés tous deux dans vos cages, morts ou vivants, on ne pouvait s'en préoccuper à ce moment-là... Et maintenant, petit, tourne-toi et ferme les yeux, on va enlever Pierre.

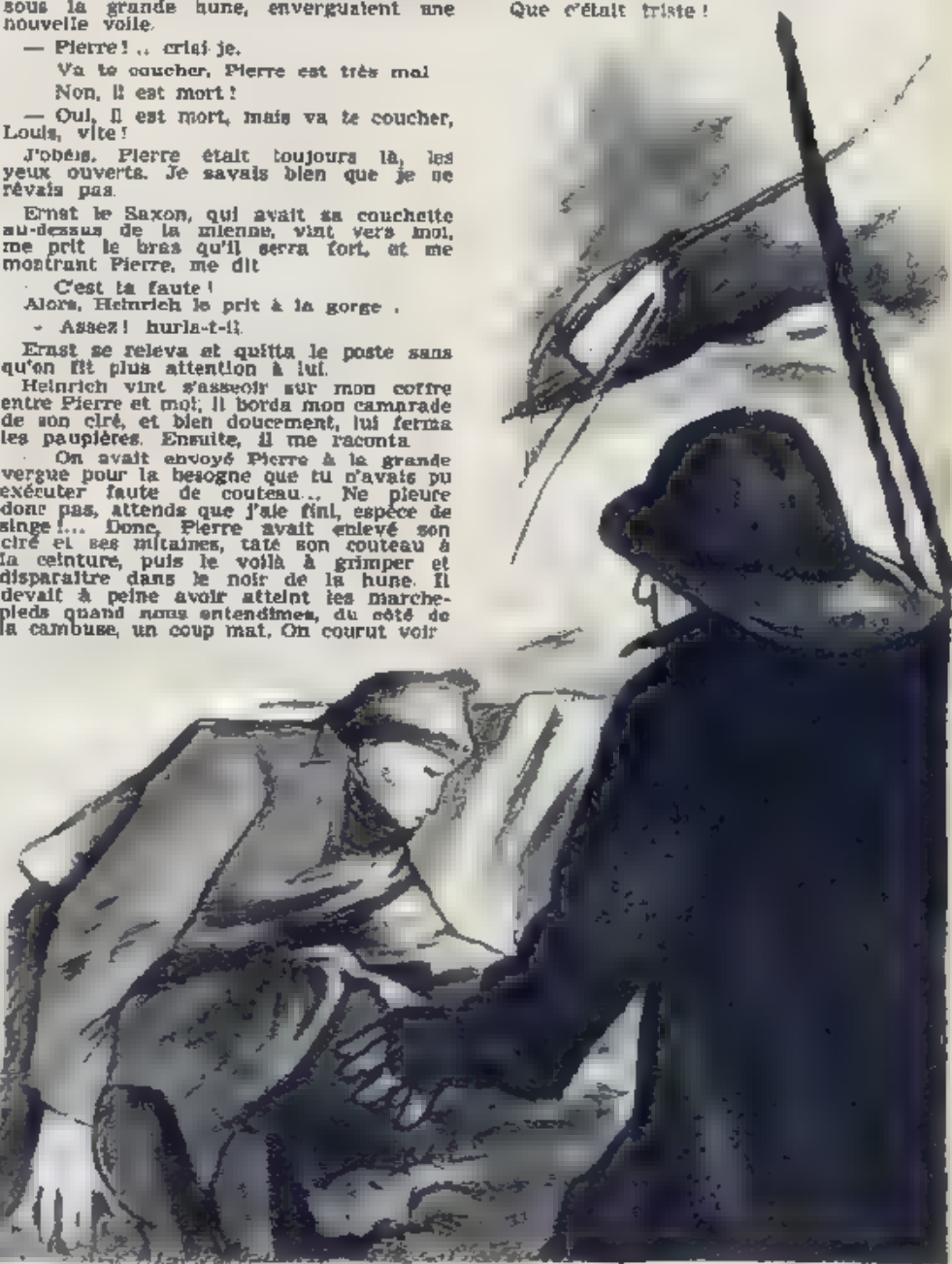
★

Ainsi mourut Pierre.

A midi, il fut immergé. Le maître-voilier avait cousu son corps brisé dans les restes de la grande voile. Il faisait trop mauvais pour mettre en panne. Le pavillon claquait sinistrement à la drisse d'artimon.

Un albatros, de ses longues ailes grises, effleura un instant le remous.

Que c'était triste !





# Signor Barelli

## OP NUSA-PENIDA

Jetés à la mer au cours de leur voyage vers Nusa Penida, Moreau et Barelli échouent sur une île inconnue, et sont faits prisonniers par les indigènes...

van Bob DE MOOR

Tekst en tekeningen



LIBRE!

Qu'allez-vous faire, Moreau?



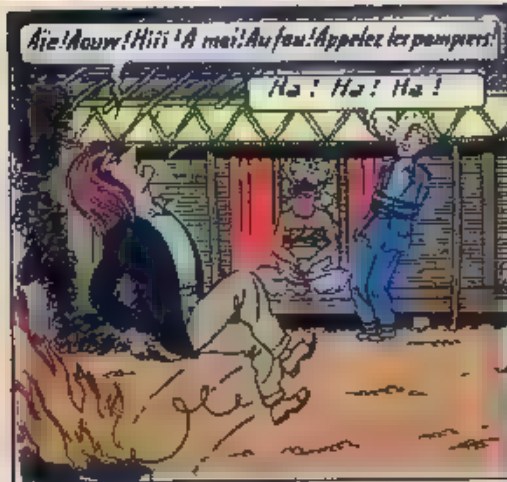
Si je n'arrive pas à dérider le chef par mes cabrioles...



...je vais me couvrir de ridicule!



AOUW! Au Secours! Au feu!



Aie! Aouw! Hiii! A moi! Au feu! Appelez les pompiers!

Ha! Ha! Ha!



Ma parole, Majesté, on croirait que vous avez bu un tonneau de vinaigre. Qu'est-ce donc qui vous rend si sombre?

Je vais vous l'expliquer, étranger. Lorsque je faisais mes études en Angleterre, je me suis pris d'une passion pour le cricket qui, vous le savez, est le sport national des Britanniques. Revenu dans mon île, je continuai à jouer au cricket avec quelques-uns de mes sujets...



Malheureusement, mes partemures ont trouvé la mort au cours d'une partie de chasse. Depuis, j'ai vainement tenté d'enseigner ce noble sport à d'autres indigènes. Ils n'y ont jamais rien compris.

Pourquoi, diable, ne m'avez-vous pas dit ça plus tôt, Majesté? Vous trouverez en moi un adversaire formidable. Sans fausse modestie, je peux dire que je suis un excellent joueur de cricket!



Vraiment?... Mais c'est magnifique! Hourrah! Je vous fais grâce de la vie: vous serez mon partenaire!

Youpiiii! Vive le cricket qui nous a sauvé la vie!



Mais, vous, l'étranger au grand nez, je ne sais pas que vous entendiez rien à ce noble sport! Vous mourrez donc.

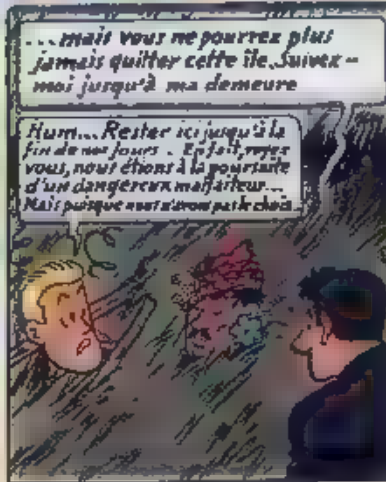
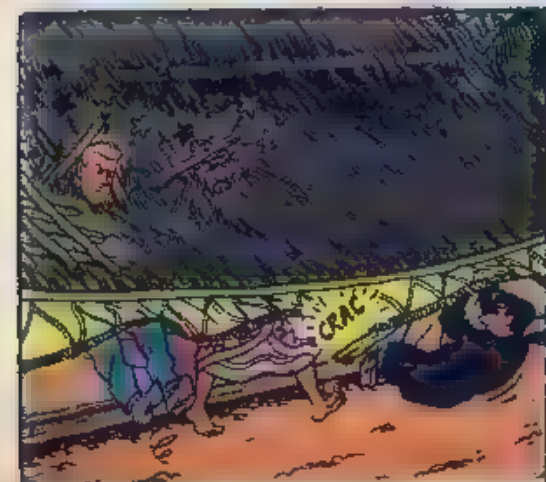
Grâce, Majesté! Je ramasserai les balles, je...

Épargnez la vie de mon ami, sire, ou je refuse de jouer au cricket avec vous!

Soit. Il aura la vie sauve, mais...



Hourrah! Vive sa Majesté! Moreau sera son plus fidèle serviteur!



...mais vous ne pourrez plus jamais quitter cette île. Suivez-moi jusqu'à ma demeure.

Hum... Rester ici jusqu'à la fin de nos jours... En fait, voyez-vous, nous étions à la poursuite d'un dangereux malfaiteur... Mais puisque nous aurons pu le chasser...



Malédiction! Mes deux victimes m'ont été enlevées, et ce maudit étranger a failli endommager mon masque. Je me vengerai!!!

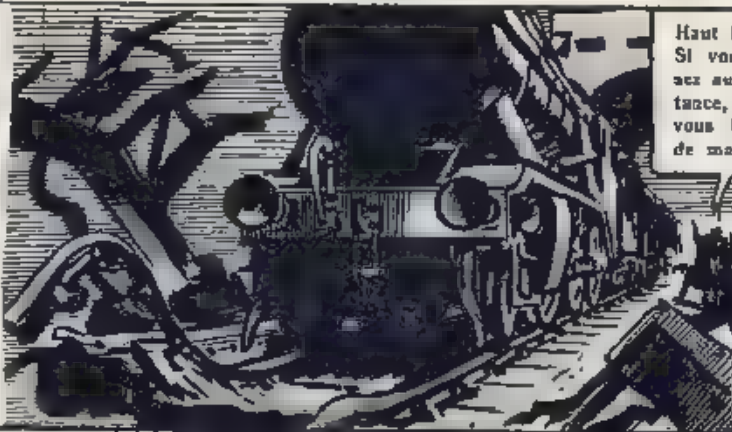




# PIRATES DU RAIL

Les pirates du rail ont appris qu'un train spécial transportant de l'uranium va passer la frontière. Ils minent le pont de chemin de fer qui relie l'Ecosse à l'Angleterre, au moment où le train approche, la charge de dynamite explose.

AU RISQUE DE PROJETER TOUT LE CONVOI HORS DES RAILS, LE MACHINISTE FREINE BRUTALEMENT ET PARVIENT A EVITER LA CATASTROPHE. REVOLVER AU POING, LES PIRATES SE PRECIPITENT VERS LA LOCOMOTIVE.



Haut les mains ! Si vous n'opposez aucune résistance, nous ne vous ferons pas de mal.

Nous désirons simplement jeter un coup d'œil sur la marchandise que vous transportez.



Hourrah ! C'est bien du minéral d'uranium... Fais avancer les camions, Blackie !

Doyle se blase au sommet du premier wagon. D'un geste rapide, il écarte la bâche qui le recouvre...



Seuls les cinq premiers wagons contiennent de l'uranium. Les autres, du charbon.



Plusieurs lourds camions viennent se ranger le long du convoi. L'un d'eux, muni d'une grue électrique, commence le transbordement.

Bien organisés et parfaitement outillés, les bandits exécutent leur travail rapidement...



A présent filez les gars. Vous connaissez le chemin de la base secrète attendez-nous là-bas. Et surtout, ne vous laissez arrêter par personne.

Quant à nous, il nous faut faire disparaître le train...

Doyle monte à la place du machiniste et met la locomotive en marche, puis, d'un bond, il saute à terre.



Le train s'élance à toute vapeur sur le pont détruit. Il décrit une courbe impressionnante dans le vide.



# CHASSEURS A RÉACTION



**L**E vacarme qu'ils font en volant au-dessus de nos têtes ressemble à celui d'un train express lancé à toute vitesse, mais leur bruit à eux croît et décroît mille fois plus vite. On sursaute violemment, on lève les yeux; ils disparaissent déjà... Ils traversent le ciel comme des comètes. La seule preuve que nous gardions de leur passage, c'est un sifflement aigu qui se transforme aussitôt en une vibration presque insupportable. Nous n'avons pu apercevoir que de fugitives formes oblongues et des ailes trapues...

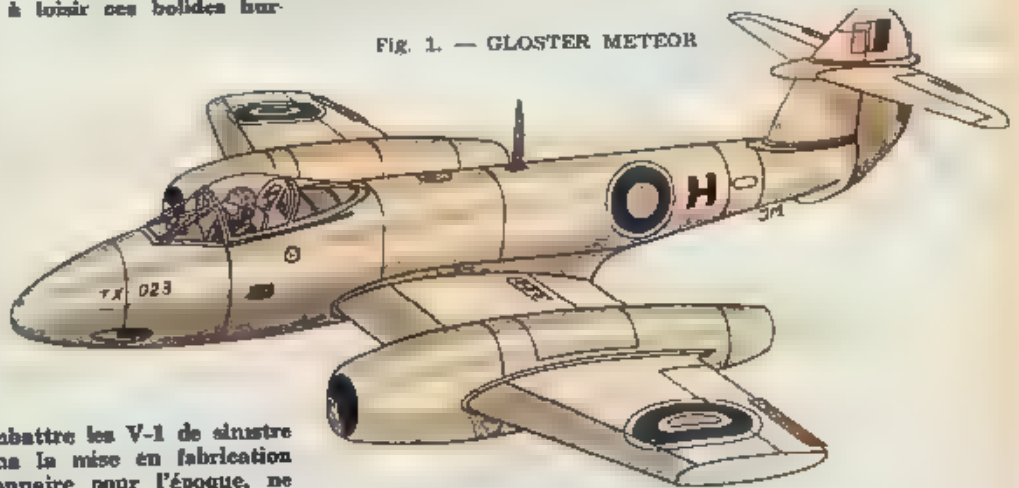
**T**OUT le monde sait que, depuis la dernière guerre, nos armées sont dotées d'avions à réaction, mais nous pourrions, sans doute, compter sur les doigts les profanes qui ont eu la possibilité d'examiner à loisir ces bolides hur-lants.

En attendant de pouvoir nous offrir un baptême de l'air dans un chasseur à réaction, rien ne nous empêche d'étudier ensemble ce dernier-né de la technique moderne.

Commençons, si vous le voulez bien, par le plus courant, le mieux connu de tous: le GLOSTER-METEOR. Cet appareil constitue une nouvelle mouture d'un vétéran de la guerre, le GLOSTER E-28/39, qui fut le premier chasseur britannique à réaction et dont les vols d'essai datent de 1943. L'année suivante, contraint de trouver rapidement une arme efficace pour combattre les V-1 de sinistre mémoire, l'état-major anglais ordonna la mise en fabrication du METEOR. Cet appareil, révolutionnaire pour l'époque, ne fit que quelques apparitions au-dessus de la Manche mais il remplit toutes les missions qu'on lui confia avec un plein succès. En 1945, définitivement mis au point, le METEOR battait le record du monde de vitesse en atteignant l'allure, presque inconcevable en ce temps-là, de 875,875 km. à l'heure. On approchait tout doucement de la vitesse du son!... Notons

totypes d'avions à réaction fort intéressants, qui sont d'ailleurs en cours de fabrication. Citons parmi les principaux: l'ARSENAL VG-90, le 50-6020 ESPADON (Tiens! Tiens!...).

Fig. 1. — GLOSTER METEOR



le NORD 8200, et surtout, le MARCEL DASSAULT MD 450.

Ce dernier appareil, le plus récent des chasseurs français à réaction jouit d'ores et déjà d'une excellente réputation. Tous ceux qui ont pu l'examiner de près sont unanimes à lui reconnaître une extraordinaire maniabilité et s'inclinent devant ses performances éblouissantes.

Mais si l'Angleterre et la France s'intéressent, comme l'exige leur place dans le monde, aux chasseurs à réaction, c'est aux Etats-Unis que fleurit, sans contredit, le plus grand nombre de prototypes. Il s'y crée de nouveaux modèles à une telle cadence qu'un exemplaire tout entier de « Tintin » ne suffirait pas vous décrire ceux qui se sont succédés depuis quelques années.

Nous examinerons ensemble, la semaine prochaine, les plus importants et les plus remarquables des chasseurs modernes d'outre-

Atlantique.

(A suivre.)

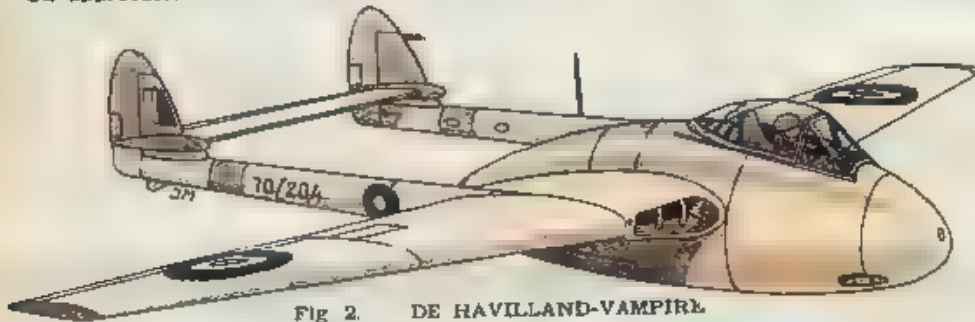


Fig. 2. — DE HAVILLAND-VAMPIRE

toutefois que ces performances ont été réalisées par des avions allégés de tout armement, ce qui représente tout de même une diminution de poids de plusieurs dizaines de kilos. Depuis lors, les records du METEOR ont été... pulvérisés, mais ce glorieux avion constitue encore l'épine dorsale des contingents de chasseurs dont sont équipées les armées de l'air britannique, belge, hollandaise, norvégienne et danoise.

C'est en 1943 également que le « DE HAVILLAND-VAMPIRE » effectua son premier vol. Dès l'année suivante, cet appareil anglais fut construit en grande série et il a subi depuis lors de nombreuses et importantes modifications, notamment en ce qui concerne le réacteur et les empennages de l'arrière. Il équipe aujourd'hui les armées de l'air française, suisse et suédoise. Quant à la R.A.F., elle l'utilise à peu près au même titre que le GLOSTER-METEOR.

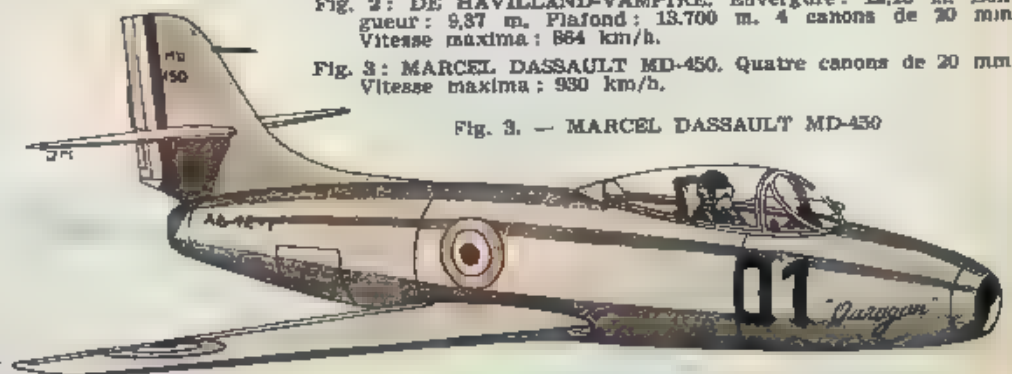
Si nous passons en France, nous constatons qu'il y existe plusieurs pro-

Fig. 1. GLOSTER METEOR. Envergure 11,3 m. Longueur 18,2 m. Plafond 13.500 m. 4 canons de 20 mm. et 2 bombes de 450 kg. Vitesse maxima 940 km/h.

Fig. 2: DE HAVILLAND-VAMPIRE. Envergure: 12,18 m. Longueur: 9,87 m. Plafond: 13.700 m. 4 canons de 20 mm. Vitesse maxima: 884 km/h.

Fig. 3: MARCEL DASSAULT MD-450. Quatre canons de 20 mm. Vitesse maxima: 930 km/h.

Fig. 3. — MARCEL DASSAULT MD-450





# MONSIEUR VINCENT

M. de Condi, général des galères du Roi, a prié Vincent de Paul de s'occuper des forçats enfermés à la Conciergerie, parmi lesquels sont recrutés les rameurs des galères...

TEXTE ET DESSINS

DE RAYMOND REDING



Hors d'ici, sale corbeau!...  
Croaaa... Croaaa!!!...

Tiens!...



Tu viens sans doute penser nos  
plaies avec tes Paier et tes Dominos.

N'approche pas de nous!...  
Tu pourrais attraper nos  
puces!...



Vous croyez que je ... Aaah!...

LES QUOLIBETS CESSÈRENT. VINCENT, DUREMENT  
TOUCHÉ AU FRONT PAR LA PIERRE TRANCHANTE  
AVAIT CHANCELÉ, PUIS...

Vous êtes satisfaits?... Tas de galopins!...



C'est toi qui m'as si bien visé,  
hein?... Allons, lève-toi et moue-  
moi ce pansement derrière la  
tête!...



Voilà qui est mieux... Assois-toi main-  
tenant et laisse moi examiner tes jam-  
bes... Sont-ce les fers qui t'ont fait  
ces plaies?... Il va falloir laver ça... Je  
vais demander de l'eau fraîche au  
gardien...

Pas la peine... Ils ne veu-  
lent jamais en donner!



C'est ce qu'on va voir!... Gardien!!



Apporte moi deux  
brocs d'eau fraî-  
che, tout de suite!

Quoi, pour cette  
vermine?!... Ja-  
mais!!



Jamais, hein?... Sais-tu  
que j'ai licence réelle?  
m'autorisant à soigner  
ces malheureux selon la  
vraie charité et que je peux  
te faire jeter au milieu d'eux  
si tu refuses de m'obéir!...



T'y cours, j'y cours!...

Mon Dieu, me voilà  
avec un mensonge de plus  
sur la conscience... Jamais  
je n'ai eu de licence réelle...

VAINCU PAR LA FRANCHE  
BONTÉ DE MONSIEUR VIN-  
CENT, LE FORÇAT SE LAIS-  
SA SOIGNER... PUIS UN  
AUTRE... ET UN SURVANT.  
IL N'Y EUT BIENTÔT PLUS  
DE CACHOTA LA CONCIER-  
GERIE OÙ IL NE FUT ACCUEI-  
LI AVEC RESPECT, SINON  
ENCORE AVEC RECON-  
NAISSANCE.  
CEPENDANT UN PLAN SE  
MIT À TRACASSER LE  
PRÊTRE...  
UN BEAU SOIR, IL DEMAN-  
DA À ÊTRE REÇU PAR  
MONSIEUR DE GONDI...



Monseigneur, excusez ma brutalité... Il me  
faut de l'argent, énormément d'argent!

Où ça, Monsieur Vincent,  
seriez-vous devenu veuf?



# Le cas étrange de Monsieur de Bonneval

Une lettre adressée au professeur Bourdali et dans laquelle M. de Bonneval parle de sa dernière découverte, a été volée à William, le domestique. Inquiet, M. de Bonneval se rend en fiacre chez le commissaire. Mais...

Texte et dessins de F. Urcubals.



(A suivre.)



# MELI-MELO

NOTRE « MÈTRE » NE MESURE PAS UN MÈTRE !

Le mètre, comme chacun sait, est la 10.000.000<sup>e</sup> partie du méridien de Paris. C'est en 1791 que l'on entreprit de mesurer l'arc du méridien, entre Dunkerque et Barcelone. Cette opération terminée, on calcula la longueur totale dudit méridien et la 10.000.000<sup>e</sup> partie de cette distance, prise comme unité, reçut le nom de mètre. Mais on s'aperçut plus tard que le méridien mesurait en réalité 40.003.434 mètres, et qu'en conséquence il manquait à l'échelle 0,0034. Pour des raisons d'ordre pratique, cependant, ce dernier ne fut pas modifié.

Le mètre-standard est la longueur, à la température de zéro degré, d'une barre de platine irridié déposée au Pavillon de Breteuil, à Sèvres.

CE QUE NOUS AVONS DANS LE CORPS !



Si vous pesez 80 kilos (c'est une pure hypothèse), savez-vous qu'il y a, dans ce poids, à peu près 40 litres d'eau et 5 litres de sang ?

Savez-vous d'autre part que notre corps ne compte pas moins de 5.000.000 de globules rouges par millimètre cube de sang ? Qu'en trente jours, tous les globules du sang sont renouvelés et que 200.000 globules rouges par centimètre cube de sang sont éliminés à chaque minute ?

Savez-vous enfin que nos cheveux peuvent vivre quatre longues années, que nous pouvons perdre, sans risque de devenir chauves, jusqu'à quarante cheveux par jour, et que soixante-dix jours après la mort, tous les cheveux tombent ?

POURQUOI TOUTES LES POULES EXPLOSAIENT-ELLES ?

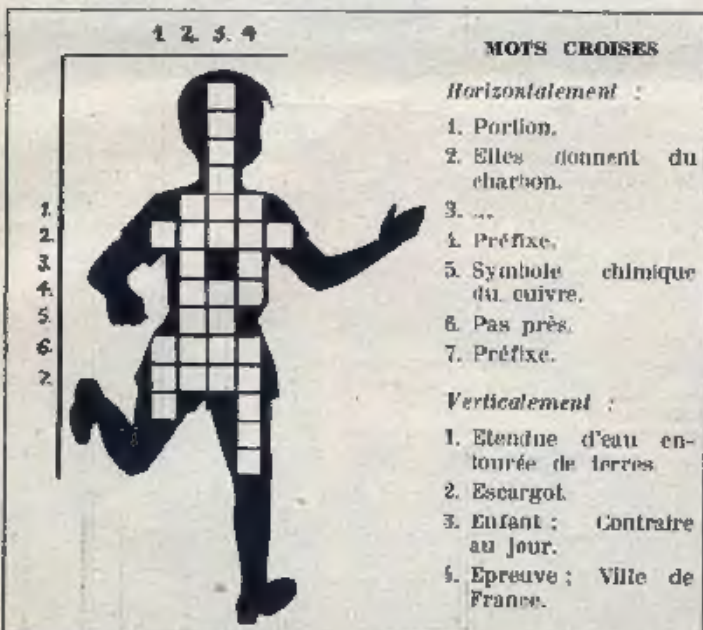
Ce brave paysan de Lunenburg (Allemagne) était très ennuyé. Il s'en fut un jour trouver le commissaire de police et lui dit : — Monsieur le commissaire, il se passe dans ma basse-cour des choses bien extraordinaires. Mes poules explosent les unes après les autres. Et je ne suis pas le seul cultivateur sur qui s'abat cette calamité. Il faut absolument que les pouvoirs publics interviennent.

Le commissaire fit effectuer une enquête et l'on découvrit bientôt la clef de l'énigme. Les poules picorait sans vergogne des fragments de carbone abandonnés ça et là par les troupes alliées après leurs manœuvres. Il suffisait que ces gallinacées boivent ensuite un peu d'eau pour que, mélangé au carbone, ce liquide produise un gaz sous l'effet duquel les pauvres poules éclataient littéralement.

Solution  
des mots croisés n° 31.

Horiz. : 1. Août; 2. Mise; 3. Pélera; 4. ...; 5. ...; 6. ...; 7. ...; 8. Nautas; 9. Aria; 10. Requ.

Vertic. : 1. Prison; 2. Ame Aar; 3. Oll; Ure; 4. Usé; Tic; 5. Ter; Eau; 6. Ahimes.



MOTS CROISÉS

Horizontalement :

1. Portion.
2. Elles donnent du charbon.
3. ...
4. Préfixe.
5. Symbole chimique du cuivre.
6. Pas près.
7. Préfixe.

Verticalement :

1. Étendue d'eau entourée de terres.
2. Escargot.
3. Enfant : Contraire au jour.
4. Épreuve ; Ville de France.

## TINTIN EN VACANCES

Pour recevoir « TINTIN » n'importe où, LIS CECI :

- a) Si tu es abonné : fais-nous connaître ton nom, adresse et numéro d'abonnement. PRÉCISE AUSSI ton adresse de vacances ainsi que le début et la fin du séjour.
- b) Si tu n'es PAS ABONNÉ mêmes renseignements que ci-dessus, plus l'envoi de 6 francs en timbres-poste par journal à envoyer.



Victoria vous présente:  
**CHOKO**  
le négroillon

Devant lui se trouvait l'avion tant cherché!



En effet, l'appareil s'était posé par miracle sans se détériorer!



Le grenadier Victoria se glissa dans la carlingue...



L'ART D'UTILISER LES... MULETS

UN policier israélien put arrêter récemment toute une bande de fraudeurs, grâce à sa parfaite connaissance de la bible. Lorsqu'ils virent apparaître les douaniers, les contrebandiers s'enfuirent en abandonnant leurs mulets chargés. Le policier se rappela une phrase du livre d'Israël : « Le bœuf connaît son propriétaire et l'âne connaît l'endroit où se trouve sa mangeoire ». Il fit garder les mulets pendant quelques jours, sans leur donner de nourriture, puis il les relâcha. Les braves bêtes, affamées, se dirigèrent au trot vers le repaire des contrebandiers, suivies — bien entendu — des douaniers !



# LE MYSTÈRE de la GRANDE PYRAMIDE

TEXTES ET DESSINS D'EDGARD-P. JACOBS

Mortimer a surpris Orik et Sharkey qui sortaient d'un puits d'accès menant aux fouilles du docteur Grossgrabenstein. Il s'apprête à les suivre, mais il en est empêché par Abbas, un ouvrier du chantier... Mortimer, inquiet, alerte le docteur Grossgrabenstein...

Mortimer vient d'apercevoir, nettement imprimée dans le sable de l'allee, la trace des pneus d'une grosse voiture

Tiens... ça a l'air tout récent... et ça se dirige vers le garage. Ce n'est pourtant pas la vieille guimbarde de Grossgrabenstein qui a laissé ces marques-là !...

Poussé par la curiosité, Mortimer entrouvre légèrement l'un des battants de la porte du garage et...

...surpris, il distingue, luisant dans la pénombre, les chromages d'une puissante conduite intérieure

By Jove!... Ma parole, on dirait une "Lincoln" !... Voyons ça...

Mais au moment où Mortimer va pénétrer dans le garage, une voiture fulgurante l'arrête net sur le seuil...

Ach! Ce cher ami! Fous voilà! Mais que tiable faites-vous là? Je foux cherche partout!

Tut! tut! Ne dites rien, ch'ai compris! Fous voulez refaire la voiture de ce fieux fou de Grossgrabenstein, pour l'usen moquer, hé? Ha! ha! Allons, ajoutez donc!

Hou... Ma foi, c'est un peu ça... Mais j'ai été étonné de ne pas la trouver... L'auriez-vous vendue?...

Was?... Vendue? Fous plaignez, professeur... A la vérité, elle fient d'avoir un bédit accroc de rien du tout, et le karagiste a insisté pour me prêter cette voiture en attendant... Mais trêve de pavadages, fenez!

Un moment plus tard, au salon, tandis que le docteur débouche le whisky, Mortimer, mal à l'aise et préoccupé, médite sur sa curieuse découverte...

Et alors... cette terrible histoire que fous avez à me raconter? De quoi s'achit-il?...

Eh bien voici: je me rends compte que ce que je vais vous dire va vous paraître bien incroyable. Mais je suis sûr de ce que j'annonce. J'ai acquis la certitude que vous êtes entouré d'une bande de dangereux malfaiteurs, qui se servent de vous pour camoufler leurs criminelles activités...

Comment? Fous dites? Moi, Herr Grossgrabenstein, che serais victime d'une bande de foleurs? Ha! ha! ha! Foyons cher gonfrère, c'est m'est pas sérieux!

A votre aise! Mais sachez que cette nuit même, j'ai vu votre wékil Sharkey en compagnie du plus fiefé gredin que la terre ait jamais porté!

Et Mortimer, avec un mouvement d'humeur, repousse si brusquement le verre que lui tend le docteur que...

MILLE TONNERRES!!!

Sharkey? Lui! Un malfaiteur? Ha! ha! ha! Foilà bien l'humour anglais! Allons, fidez donc votre verre au lieu de me servir vos histoires de prigands!

Hon, merci, l'alcool ne me dit rien ce soir...